

KATIA LANERO ZAMORA

*Les Ombres  
d'Esver*

NAOS

# *Les Ombres d'Ever*

(EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Naos, novembre 2018

45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-939-7 // EAN : 9782366299397

# 1.

Cela avait beau arriver tous les soirs, Amaryllis ne s'habitua pas à la terreur.

Car cela la prenait tout entière, dès que le sommeil embrassait ses paupières. Amaryllis ne dormait jamais tout à fait, pas plus qu'elle n'était capable de se réveiller de cet état entre deux mondes. Elle sentait son cœur battre, bien qu'elle soit loin sous la surface de sa conscience. Et même si tous ses sens étaient en alerte, elle ne pouvait s'échapper de son rêve.

Cela ne lui semblait pas étrange, puisqu'aussi loin qu'elle se souvienne, elle n'avait connu que cette manière de dormir. Elle s'allongeait dans son lit, sa mère la bordait, lui caressait le front et lui demandait :

« Votre estomac supporte-t-il l'élixir ? » parce qu'il lui arrivait parfois de réclamer la bassine à la hâte, et alors il fallait recommencer l'opération. Si l'estomac d'Amaryllis se tenait tranquille, elle opinait de sa figure pâle comme la lune et Gersande soufflait la flamme de sa lampe de chevet.

« Bonne nuit », disait-elle, sa silhouette longiligne et sèche, à contre-jour du rai de lumière provenant du couloir. La porte se refermait. Les ténèbres engloutissaient tout ce qui était connu, et Amaryllis sombrait comme on se noie dans des eaux

troubles et noires bien avant d'entendre le carillon de vingt heures quarante-quatre.

Ses pensées se suspendaient, oui c'était quelque chose comme cela, elle était coupée du monde. S'il y avait eu le feu, Amaryllis n'était pas certaine qu'elle aurait pu se lever. Des sons, parfois, parvenaient à ses oreilles, mais elle ne savait pas très bien si c'était l'écho d'un rêve se déroulant d'un côté de son crâne ou de réels bruits de la nuit.

C'était dans cet entre-deux que naissaient les ombres.

Prisonnière de ce corps engourdi, elle entendait de petits « tac-tac-tac » discrets, légers, de choses qui se baladaient sous son lit. Elle sentait une présence se former dans l'obscurité, approcher pas à pas même si elle pesait très peu, si peu sur le plancher, et monter sur son lit, un appui après l'autre. Une couverture glacée s'étendait sur son corps immobilisé et elle se laissait embrasser par la nuit, jusqu'à tomber dans un puits noir sans fond. Elle se répétait, sans cesse : « Le jour se lèvera et ça sentira bon le soleil. » Ce mantra la gardait du désespoir alors qu'elle tentait de se repérer dans cet océan de ténèbres, froid et douloureux. Où était le fond ? Où était la surface ? À la fois vampirisée et maintenue par cette nappe glaciale qui lui recouvrait le visage et le corps, elle se débattait entre deux mondes pour remonter là où elle pourrait respirer, ouvrir les yeux et retrouver un peu de chaleur.

C'était terrifiant.

Parce qu'il y avait toujours un moment dans cette plongée douloureuse où sa raison se délitait, où elle n'arrivait plus à penser à son mantra. Elle n'était qu'une âme perdue qui ne savait même plus ce qu'elle cherchait. Elle se mettait

à sangloter, quelque part, et ses geignements se perdaient en écho.

« Au secours. »

Sans réponse.

Au final, au plus profond de la nuit naissait une pointe de lumière et elle se mettait à nager, nager encore même si ses membres étaient douloureux et glacés, vers cette lueur et revenait alors son mantra « Le jour se lèvera et ça sentira bon le soleil. »

Elle émergeait à la surface de son océan de terreur. Le soleil l'inondait de ses rayons.

Amaryllis se réveillait.

Ce matin-là encore (le dernier d'ailleurs), le soulagement coula dans ses veines. Peu à peu ses tremblements cessèrent dans l'entre chien et loup de ce matin d'automne. La chape de glace qui l'avait étouffée toute la nuit se retirait, centimètre après centimètre. Amaryllis pouvait de nouveau respirer. Il y avait toujours une amnésie légère entre le moment où elle ouvrait les yeux et celui où elle se réveillait totalement. Quitter le monde des rêves dure pour chacun de nous à peine une fraction minime entre deux battements de cœur. Pour la jeune femme, c'était comme si pendant quelques instants, elle n'était personne.

Nulle part.

Elle n'était pas.

C'était si agréable.

C'était un interlude très court pendant lequel elle n'avait pas mal ni peur. Mais dès le moment où sa mémoire lui revenait,

quand elle se souvenait de qui elle était, et où elle se trouvait, elle étouffait un gémissement de désespoir et serrait les poings sur les draps aigres de sueur. Elle se forçait à se concentrer sur autre chose. Sur une seule et unique chose :

« Le jour se lèvera et ça sentira bon le soleil. »

Le soleil finit toujours par se lever, n'est-ce pas ?

Ce faisant, elle parcourait mentalement son corps pour s'assurer d'être sortie du cauchemar. Allongée dans son lit froid et humide, elle éprouvait les couvertures rêches et lourdes pesant sur sa peau. Ses pieds étaient glacés. L'air chargé de l'odeur d'un feu éteint depuis très longtemps, de moisissure et de poussière, lui indiquait qu'elle était de retour dans sa chambre.

La maison était traversée de frissons qui montaient des profondeurs du parc, s'engouffraient par toutes les craquelures des murs, par toutes les vitres brisées, depuis le hall et les escaliers monumentaux, faisaient trembler les planchers, hurler les volets fatigués. Amaryllis se raisonnait : les grincements du plancher n'étaient rien d'autre que le bois qui travaillait, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. Sa mère disait souvent que leur vieux manoir était vivant, que les murs gigotaient sur leurs fondations, que les planchers geignaient, et les toits se fatiguaient, comme un vieux monsieur qui a vécu trop longtemps.

Mourir de peur n'était pas une bonne raison pour désespérer. Amaryllis se répétait son mantra. Car c'est vrai : le soleil a une odeur et elle se révèle lorsqu'il revient après une longue absence.

Elle entrouvrit les yeux et, à la vue du faible rayon doré s'invitant entre les lames de son volet de bois, elle soupira de soulagement. Sur sa table de nuit, le flacon de médicaments

était vide. Il faudrait qu'elle en parle à sa mère. Elle ne pouvait imaginer ce que pouvait être une nuit sans ses gélules et son élixir.

Elle s'assit sur son lit, encore sanglotante, et s'essuya les yeux avec un mouchoir brodé des initiales de son nom abrégé, « A.D.d.V. », pour Amaryllis Dupont de Vincenaux. Son nom complet, si l'on voulait se montrer précis – ce que les gens de son rang affectionnaient, lui semblait-il – était Amaryllis Dupont de Vincenaux et Yvette du Framboisier de la Clairvoie. Cela lui paraissait totalement ridicule, mais réciter puis épeler son nom complet était l'une des leçons que sa mère lui avait tout de suite inculquées. Ce douloureux apprentissage avait été le premier d'une longue série de choses ennuyeuses et inutiles à déclamer par cœur dont, jusqu'ici, elle n'avait jamais eu besoin. Elle n'était jamais sortie du domaine familial, sa mère les y avait cloîtrées depuis plus de dix ans, et les rares personnes qui osaient s'aventurer jusqu'à Esver n'avaient pas besoin de l'appeler par son nom. Ni par son prénom. D'ailleurs, ils ne l'appelaient pas tout court. Ils ne la voyaient même pas. Elle se gardait bien de se montrer.

Il devait être un peu avant huit heures. Elle soupira : elle détestait l'automne et l'hiver, leurs aubes paresseuses et leurs crépuscules avancés qui semblaient même se rencontrer parfois. Le mois de novembre touchait à sa fin, ce serait bientôt la nouvelle lune. Les gouttes de pluie s'épaississaient, se refroidissaient, et le feu de la cheminée devait être allumé continuellement.

Le jour s'insinuait dans sa chambre austère, éclairant un à un les cuivres des instruments de navigation qui la décoraient :

les cercles de la sphère armillaire, les angles complexes d'un sextant, la boussole cassée sur sa table de nuit, la carte du monde encadrée accrochée au mur. Elle avait attaché les rideaux de son baldaquin avec des nœuds marins afin qu'ils ne se referment jamais, ce qui donnait à son lit un petit air de voilier.

Elle rejeta ses couvertures dans un jaillissement de poussière, ce qui la fit éternuer, et elle se moucha précipitamment. Elle détestait la poussière, la saleté, la moisissure, car c'était précisément là-dedans que les ombres se réfugiaient, ce qu'elles redevenaient quand le jour était levé, attendant patiemment le retour de la nuit pour se recomposer.

Elle alla à la salle d'eau, ouvrit le robinet de cuivre et se rinça le visage à l'eau froide. Ses joues ponctuées de taches de rousseur rosirent à lui faire mal. Ses doigts s'engourdirent.

Elle observa son reflet dans le miroir moucheté. Le carrelage vert nausée de la salle de bain lui donnait un teint de cadavre et faisait ressortir les cernes sous ses yeux. Ses longs cheveux roux explosaient en un bouquet de boucles indisciplinées. Elle avait arrêté d'essayer de remettre de l'ordre dans cette crinière et se contentait de la remonter en chignon au-dessus de son crâne et de la retenir avec un long pic en ivoire gravé d'arabesques argentées. Elle laissa glisser sa chemise de nuit sur sa peau opaline, découvrant les deux bourgeons de ses tétons tendus par le froid, passa le gant de toilette sur son ventre duveteux qui plongeait vers son pubis recouvert d'une toison flamboyante. La chair de poule talonnant le gant de toilette hérissait sa peau, et elle se sécha vigoureusement avec une serviette encore humide de la veille. Avant de passer sa robe de

coton gris, elle se regarda un instant. Elle avait constamment l'air malade. C'était son fardeau. Sa longue silhouette trop maigre ne pouvait pas aller bien loin, lui répétait Gersande :

« Vous êtes perdue sans vos médicaments ! »

Amaryllis l'avait bien compris. Elle allait avoir seize ans au printemps prochain et elle n'avait pas vu autre chose que le peu d'espace que sa mère et elle occupaient.

Puis, elle s'habilla de sa vieille robe, passa une grosse paire de chaussettes en laine et des bottines usées et sortit sur la coursive qui menait aux escaliers principaux de la maison.

L'épaisse moquette vieux rose étouffait le bruit de ses pas. Elle n'était pas de la couleur « vieux rose » à proprement parler. Elle avait été rose un jour mais le temps l'avait tellement épuisée qu'elle n'était plus que pâle et tachée d'humidité, rayée par le pied de meubles maladroitement déplacés, ou souillée par des chaussures boueuses. Déjà, du lierre s'aventurait à cet étage, un seul brin pourvu de feuilles comme de petites mains jaillissant au coin du corridor. Amaryllis sourit à la plante têtue et passa devant la chambre de sa mère. Entendre sa respiration lourde et régulière à travers l'entrebâillement de la porte la soulagea. Elle jeta un coup d'œil par mesure de précaution : la silhouette mince et déliée reposait sous les draps lourds, un pied aventurier hors de la couverture. Un tablier maculé de terre et de résine était jeté sur le plancher, les lames rouillées du sécateur accrochant un éclat de lumière dépassaient d'une poche. Une fois qu'Amaryllis eut la conviction que sa mère dormait pour quelques instants encore, elle se précipita sur la coursive qui encadrait le hall principal de la maison, dont la porte d'entrée était scellée, et ce, peut-être à jamais.

Tout en suivant le bras de lierre qui s'épaississait à mesure qu'elle s'avancait, elle passa devant ce que sa mère appelait « la galerie » ; un long pan de mur auquel étaient accrochés les tableaux de ses ancêtres.

Après avoir traversé l'allée majestueuse du parc à la française, après avoir été accueillis par la haie d'honneur des domestiques, et avoir gravi les larges escaliers du perron, les invités passaient à travers la double porte en chêne et tombaient nez à nez avec la généalogie de la famille qui avait habité des lieux. Ils ne disaient pas « Bienvenue », tant s'en faut, ils disaient « Nous vous sommes supérieurs ». Et pour cause, on était forcés de lever les yeux pour les regarder.

C'étaient de grands portraits peints à la peinture à l'huile qu'il était impossible d'ignorer. Leurs yeux noirs brillants vous saisissaient dès l'entrée et vous suivaient comme s'ils avaient été vivants.

Vous aviez Georges d'Esver et Yvette, fondateur de la lignée et premier propriétaire du domaine. Il avait de grosses moustaches noires et un ventre rebondi, et il semblait à Amaryllis que c'était à cela que devaient ressembler tous les Georges de la Terre. À un gros bonhomme engoncé dans un uniforme militaire bardé d'insignes et d'épaulettes à floquets colorés.

Entre le fondateur et Proserpine Yvette du Framboisier, il y avait d'autres ancêtres, mais aux noms bien moins intéressants que celle-ci. Les sons des syllabes accolées les unes aux autres faisaient un roulement étrange dans la bouche et, quand elle était enfant, Amaryllis répétait « Proserpine. Pro-ser-pine. Pros-erpine » jusqu'à pouvoir identifier chaque mouvement de sa langue, jusqu'à trouver ce nom totalement ridicule,

même si tous les mots deviennent ridicules quand on les prononce un certain nombre de fois. Proserpine portait une robe étrange, mariant un savoureux mélange de pudibonderie et d'obscénité. Elle ressemblait à un héron de par son long cou. Il saillait d'un nid de rubans et de dentelles qui ne cachait pas grand-chose de sa poitrine rehaussée par un valeureux corset, alors que ses joues descendaient en vaguelettes de peau de part et d'autre de sa bouche pincée et de son bec pointu.

Le dernier ancêtre qui intriguait Amaryllis était Salazar de la Clairvoie, avec des sourcils épais comme des buissons – Amaryllis ne les comparait pas à n'importe quel buisson, mais précisément à des *Pyracantha*, à cause des petites touches rousses qui parsemaient ses poils et ses cheveux. Il avait un air hautain inversement proportionnel à sa petite taille. Il semblait défier le monde entier de se moquer de lui, et Amaryllis n'aurait jamais osé.

Il y avait les portraits de ses grands-parents, qu'elle avait si peu connus. Sa grand-mère, austère, dans une robe noire dentelée de gris, serrait ses mains baguées l'une contre l'autre, sur son ventre, comme si elle essayait à tout prix d'empêcher quelque chose de sortir. Son grand-père, lui, avait un éclat enfantin dans les yeux. Et puis le dernier portrait, celui de sa mère.

Sa mère qui avait été jeune. Qui avait le teint d'un bouton de rose et de longs cheveux noirs, répartis équitablement sur les épaules découvertes par sa robe de velours rouge. Sa mère avait toujours cette robe, elle était exposée sur un buste de couturière dans sa chambre. Elle prenait la poussière.

Sa mère avait l'air triste.

Si triste.

Le petit cartel sous son portrait était gravé d'élégantes lettres qui composaient son nom « Gersande de Vincenaux ».

Amaryllis avait déjà essayé de comprendre les chemins de la généalogie qui l'avaient nommée Amaryllis Dupont de Vincenaux et Yvette du Framboisier de la Clairvoie, mais elle avait abandonné. Amaryllis de Vincenaux. C'était le nom de sa mère, et cela était bien assez.

À chaque fois qu'elle traversait la galerie, elle se sentait jugée, jaugée, critiquée par ceux sans qui elle n'aurait pu exister. C'est ce que sa mère lui disait quand elle se montrait impertinente en parlant des « fantômes de la galerie » :

« Il aurait suffi que l'un d'entre eux éternue au mauvais moment pour que le cours des choses ne vous amène jamais sur cette Terre. »

Amaryllis se sentait redevable à ses ancêtres qui avaient éternué aux bons moments, mais cela ne les rendait pas plus sympathiques pour la cause. Elle entendait leurs murmures de désapprobation, leur déception, et leurs regrets. Des mots méchants parvenaient à ses oreilles « folle », « fille du diable », « toquée », « misérable », aussi passait-elle en se bouchant les oreilles. Ils avaient l'air morts d'ennui, si ce n'était la lueur vivante de leurs yeux méchants. La joie n'avait jamais été le fort de la maison. Amaryllis se jurait de ne jamais, au grand jamais, finir comme cette guirlande de spectres dans leurs fanfreluches. Jamais elle n'aurait son portrait accroché dans la galerie. Jamais elle ne se laisserait capturer par les pinceaux d'un peintre.

Enfin, elle se tourna vers les escaliers en marbre, monumentaux, colimaçant en larges oscillations jusqu'au sol du hall de

l'ancienne entrée principale. L'emmarchement était si faible qu'on avait à peine l'impression de les descendre. Pour qui ne connaissait pas les plantes, le lierre semblait tomber en cascade depuis les marches fissurées et les murs grignotés, mais il n'en était rien : le lierre se répandait depuis la salle de réception sur le sol et sur les murs dont on ne voyait presque plus la tapisserie d'origine – elle avait dû être rouge, selon ce qu'Amaryllis pouvait apercevoir çà et là. Après un regard désespéré vers la porte condamnée par des rames de lierre épaisses comme des bras d'enfants, elle s'engouffra entre deux pans de tapisserie et gagna le couloir des domestiques.

La maison était traversée d'entre-murs, d'entre-sols, de doubles couloirs, de portes dérobées, de trappes, de monte-charges, de pièces à double-fond et d'escaliers en colimaçon qui étaient les voies des domestiques. Parce que les gens de son rang étaient convaincus qu'un bon domestique est un domestique qu'on ne voit pas, l'architecte de Georges d'Esver et Yvette avait prévu un réseau parallèle et invisible pour faciliter le déplacement discret de ses serviteurs. À chaque fois qu'Amaryllis pensait avoir découvert tous les passages secrets de la maison – ceux qui couvraient la partie qui était habitée, pas ceux de l'aile est qui s'effondrait sous l'action de la mûre et des termites – elle tombait sur un nouveau passage, un nouveau raccourci, une nouvelle façon d'aller d'un endroit à l'autre sans se faire remarquer.

Une vingtaine de personnes travaillaient au service de ses grands-parents, puis de ses parents, lui disait sa mère. Cela grouillait toute la journée des caves aux greniers de soubrettes, de servantes, de cuisinières, de jardiniers, de sommeliers, de

précepteurs, de gens de salle... Il fallait allumer les feux des cent pièces, tendre le linge, aller au marché, habiller les dames, préparer les réceptions, animer les bals. Amaryllis pouvait voir les traces de toute cette vie passée sur les murs du corridor : meurtris, griffés, cognés, en plusieurs endroits, par des valises pressées, des ustensiles mal manipulés, des cageots trop lourds. Son grand-père ne devait pas voir l'intérêt de réparer ces murs stigmatisés. Elle aimait promener ses doigts sur ces coups, ces éraflures qui lui prouvaient que la maison était habitée avant, et c'était comme si la présence de ces fantômes se faisait plus réelle. Cela la fascinait, cela l'intriguait. Elle aurait aimé que les murs lui parlent.

Elle déboucha dans l'immense cuisine. Depuis qu'elles étaient seules, sa mère et elle n'allumaient qu'un seul fourneau, le soir, pour le dîner. De la vaisselle s'empilait continuellement dans les éviers et des restes de nourriture pourrissaient sur les plans de travail. Amaryllis s'arma du vieux tablier de la bonne, d'une éponge et d'un seau, et la bataille commença. Elle nettoya, frotta, récura, brossa, épousseta, et rinça, rinça, rinça... même si ça ne servait à rien. La crasse revenait toujours. « Les monstres se forment dans les taches d'huile et les champignons d'humidité. Dans les toiles d'araignées, les nids de puces, les nuages de poussière », lui murmurait une voix ; peut-être sa conscience. Elle avait beau frotter jusqu'à s'en rougir les mains, à en perdre ses ongles, s'écorcher les genoux, les fantômes revenaient toujours.

Elle prépara le pain pour le petit déjeuner, l'enfourna ; alla à la réserve pour y chercher du jambon, et du fromage, plongea les œufs dans l'eau frémissante et assembla le percolateur

pour le café. Elle s'arrêtait ponctuellement pour noter sur un petit calepin la liste des courses à donner à Badette, une brave villageoise, qui venait plusieurs fois par semaine leur apporter les vivres que le potager ne leur fournissait pas.

Il fut temps de passer à la salle de réception ovale. Elle était immense. Au fond, devant l'âtre, une longue table encore dressée. Contre le mur opposé, une horloge imbriquée dans un lourd meuble de bois sombre et de marbre, aux aiguilles figées, rouages cassés, complètement déraillés, qui sonnait deux fois par jour aux heures incongrues de huit heures quarante-quatre et vingt heures quarante-quatre. Et entre ces deux vestiges d'un autre temps s'épanouissaient des brassées de fleurs, de plantes, en pot, en lianes, du sol au haut plafond, des fleurs magnifiques, des plantes toxiques, des légumes de la création de Gersande, qui, en génie de la botanique, cherchait depuis de nombreuses années la formule de l'éternité.

Elle l'avait baptisée *Æternalis*, la fleur éternelle, au centre de toutes ses attentions, ses préoccupations, et de ce laboratoire clandestin au milieu d'une maison qui lui avait refusé les études. L'*Æternalis*, pourvue de longs et épais pétales noirs et d'étamines rouges pointées vers l'extérieur comme un feu d'artifice, était protégée par une cloche en verre qui maintenait sa température et son taux d'humidité. *Amaryllis* contourna la fleur éternelle pour se rapprocher de la longue table de réception, sans lui jeter un regard.

La façade s'ouvrait en une immense verrière qui donnait sur la terrasse panoramique et le parc. Dans le passé, lors des grandes chaleurs, on ouvrait toutes les portes et toutes les fenêtres, on reprenait les rideaux en cascades de velours et on

laissait l'air et le jour s'engouffrer dans la salle. Aujourd'hui, ils pendaient comme des oripeaux ridicules. Une scène de théâtre désertée au-dessus de laquelle un lustre d'argent se balançait entre fantômes de poussière et arantèles.

La longue table rectangulaire était toujours dressée le long de l'âtre. Le « soir funeste », comme l'appelait sa mère, tous les convives fuirent (oui, « ce soir-là », disait sa mère, et quand elle disait « ce soir-là », Amaryllis savait que ce n'était pas d'un autre soir qu'il s'agissait). Ils fuirent soudainement, ils prirent leurs jambes à leur cou et détalèrent, les chaises renversées, les serviettes à terre, des verres brisés sur le sol, et Gersande ne voulait pas qu'elle s'occupe de cette vaisselle-là. Des farandoles de fils blancs se baladaient de chandelle en chandelier. La nourriture pourrie et sèche était indécollable de la porcelaine. Le vin s'était évaporé des coupes de cristal, réduisant la lie en un caillot de sang noir séché. La poussière recouvrait les armoires de la maison. Ce spectacle la désolait, la répugnait. Elle se doutait que c'était fait exprès. Pour la mettre en garde, sa mère disait : « Ne faites confiance à personne. »

« Cela nous rappelle que jadis nous avions des amis. Et que ces amis sont partis. Les amis nous abandonnent un jour. Ne l'oubliez jamais. »

Des amis. Et un père.

Dont Amaryllis n'avait plus jamais entendu parler et dont elle ne se souvenait que par quelques images furtives ; une moustache entretenue, de grandes mains puissantes, une voix tonitruante. Son souvenir était pénible et elle évitait de le convoquer. Elle savait juste qu'il était loin, qu'il était commerçant, qu'il avait inventé un remède-miracle à base d'épices

orientales qui faisait fureur aux quatre coins du globe. Pour leurs expériences botaniques, la mère et la fille utilisaient de vieux flacons estampillés « Dupont la Santé ! » C'était ridicule et ironique à la fois. Disséminés partout dans la serre, leurs culs-de-bouteille verts de germes et blancs de calcaire, manipulés par deux femmes aux teints de malades, leur slogan sonnait comme une insulte, un rappel constant de ce qu'elles n'étaient pas.

Dix ans plus tard, et Gersande ne s'était toujours pas remise de cet abandon. Parfois, le mot « trahison » fourchait sur sa langue. Amaryllis s'était bien rendu compte que cette histoire rendait sa mère triste à en mourir. Et qu'elle ne voulait pas la voir triste. Alors, elle avait arrêté d'en parler. Puis d'y penser. Elle se souvenait juste qu'un matin, tout avait changé. Qu'il n'y avait plus que sa mère et elle dans ce château immense. Et qu'elle ne voulait plus voir sa mère pleurer.

C'était là qu'elles dînaient. Au bout de la table, près des portes en chêne, devant l'âtre. Dans les effluves du passé et le mélange des parfums de toutes les fleurs et toutes les plantes qui s'épanouissaient dans la salle de réception qui ne recevait plus personne.

Des cascades de lierre et de clématites descendaient du plafond, qu'ils avaient atteint en grim pant par les murs craquelés, millimètre après millimètre pendant toute une décennie. Des géraniums, des agaves, des yuccas, des ficus, des cactus, des buissons à épines, des buissons sans épine, un palmier, de petits arbres fruitiers, des rosiers de toutes les couleurs en convalescence se déployaient sur tout le sol, ou sur des étagères, tuteurs et fils imbriqués, traversés par un immense réseau de tuyaux

pour une irrigation idéale. Il y avait les plantes médicinales et les plantes vénéneuses – à ne pas confondre ; il y avait les herbes aromatiques et les fleurs d'agrément. Amaryllis avait perdu le compte de toutes celles qu'elle avait étudiées, observées, disséquées. Elle possédait des dizaines d'herbiers répertoriant ses découvertes.

L'horloge monumentale aux aiguilles arabesquisées sonna huit heures quarante-quatre. Un carillon de neuf coups fit trembler la salle de réception, les toiles d'araignées, les feuilles des plantes, les pétales des fleurs, le cœur d'Amaryllis.

La porte du fond s'ouvrit. Sa mère apparut.

L'horloge annonçait chaque matin l'avènement d'un autre genre de cauchemar.

Amaryllis ne savait si elle craignait plus le crépuscule qui étendait les ombres ou l'aube qui réveillait sa mère.

## 2.

Gersande de Vincenaux n'empruntait pas les passages dérobés et les couloirs secrets des domestiques.

Gersande de Vincenaux était chez elle et elle se déplaçait par la voie royale même s'il n'y avait plus personne pour lui ouvrir les portes et annoncer son arrivée : elle les ouvrait elle-même.

Gersande de Vincenaux avait passé les dix dernières années à croître comme une fleur sauvage dans un endroit sans soleil et venteux. Elle avait tiré de cette réclusion une allure misérable qui révélait une force féroce quand ses yeux se plantaient dans les vôtres. En quelques enjambées, elle était près de la cloche où poussait l'Æternalis.

« Bonjour, mon enfant », dit-elle.

Amaryllis ne savait jamais très bien si c'était à elle qu'elle s'adressait, ou à la fleur qui l'obsédait. Dans le doute, elle répondait toujours poliment.

« Bonjour, Mère. »

Gersande était penchée sur la fleur et murmurait pour elle-même :

« ... Éclosion précoce des pétales B6 et C13... légère décoloration de l'étamine n° 5 au niveau de l'anthère... » Puis, elle se tourna vivement vers la verrière et aperçut le ciel clair de ce

matin-là. « ... Une variation de quelques degrés cette nuit... »  
Et elle fixa le feu de la cheminée, « ... source de chaleur intense et directe... »

Elle portait une simple robe de coton beige. Ce n'était pas sa couleur d'origine. Dans cette maison, tout ce qui avait été blanc par le passé finissait par prendre cette teinte. C'était précisément la couleur des pages des vieux livres, leur rugosité, leur poids. Les yeux de Gersande étaient gonflés et rougis de fatigue. Ses mains, araignées blanches dépourvues de tous bijoux, dansaient dans les airs à mesure qu'elle décrivait l'Æternalis.

« Mère, le petit déjeuner est servi. »

Comme elle ne répondait pas, Amaryllis posa une main sur son bras. Gersande sursauta.

« Quelle heure est-il ? »

Elle sortit sa montre à gousset de la poche de sa robe ainsi qu'un calepin et griffonna rapidement des mots et des chiffres.

« Mère, asseyez-vous.

— Vous ne comprenez pas, et c'est bien cela le plus déplorable dans votre éducation, malgré tous mes efforts, c'est que vous *ne comprenez pas* l'importance de recueillir toutes les données possibles. Si je laisse ces données s'envoler, peut-être qu'il me faudra encore plusieurs mois, plusieurs années avant d'atteindre la perfection... alors que la réponse est peut-être là, simplement dans les chiffres. Si j'avais pu tout voir, si j'avais pu relever, si j'avais pu noter, puis comparer. La comparaison des données, Amaryllis, c'est la comparaison des données qui fera de vous une botaniste avertie. Une leçon que vous vous devez d'intégrer rapidement. »

Amaryllis servit le café, les œufs, coupa une tranche de pain et de fromage. Elle s'installa en face de sa mère et commença à manger. Gersande interrompit une ou deux fois son petit déjeuner pour ajouter des chiffres sur son calepin, puis put revenir à la réalité. Ses yeux prirent un éclat d'éveil vif, sa voix se fit plus claire. Elle expira, soulagée, et porta le café à sa bouche. Gersande, dont la principale qualité était d'être fine observatrice, la fixait maintenant durement.

« Comment allez-vous ce matin ? »

Amaryllis but une gorgée de café et trempa une mouillette dans ses œufs à la coque. Son cœur commença à s'emballer dans sa poitrine, mais elle avait appris depuis longtemps à se contrôler.

« Tout va bien, Mère, je vous l'assure. »

Gersande n'était pas satisfaite. Elle commença à beurrer une tranche de pain, lentement.

« Avez-vous bien dormi ? »

— Oui, Mère.

— Des cauchemars ? »

Amaryllis baissa les yeux sur l'assiette de son petit déjeuner.

« Je n'ai plus de médicaments.

— Je vous en préparerai tout à l'heure. »

Elle le nota sur son calepin.

« Il faut vous maîtriser, Amaryllis. Ces hallucinations...

— Des rêves.

— Peu importe. Les médicaments que je vous prépare atténuent votre mal, mais jamais vous n'entrerez à l'Institut Théophraste d'Erésos si vous n'apprenez pas à vivre avec cette maladie. C'est votre fardeau. Vous êtes trop faible de corps et

d'esprit et vous n'irez pas bien loin si vous ne vous renforcez pas. Il est temps de vous maîtriser pour réussir cet examen. »

L'Institut Théophraste d'Erésos, le grand rêve de Gersande : voir Amaryllis entrer dans la plus grande école de botanique du monde. Pour la préparer, Gersande la soumettait à des examens pratiques et théoriques toutes les semaines, qu'elle notait avec dureté et, Amaryllis l'en soupçonnait, une partialité cruelle. Elle était bien plus dure avec elle que ne le serait jamais aucun professeur. Et ces derniers temps, c'était pire que jamais : Gersande ne lui passait rien, pas la moindre petite erreur ou distraction, et la punissait sévèrement. Cela ne servait à rien d'argumenter.

Amaryllis ne répliqua pas.

De toute façon, elle ne répliquait jamais.

Elle aurait pu protester, trouver cela injuste, parler de ses progrès, des résultats des dernières greffes qu'elle avait faites toute seule, des classifications qu'elle connaissait par cœur et tout ce qu'elle avait étudié de sa propre initiative. Mais elle se tut.

De toute façon, Amaryllis se taisait souvent.

Elle trifouillait dans son assiette en se demandant comment seraient ces cinq années d'études de botanique à l'Institut Théophraste d'Erésos. Elle serait logée au Couvent des Trèfles à Quatre Sœurs, logée, nourrie, chaperonnée. Une vie penchée sur un microscope, des échantillons, des lames, des lamelles, des crayons et des pages et des pages de notes. Chaperonnée.

Surveillée.

Mais au moins, elle serait dehors. Et une fois dehors, bon sang, combien de temps lui faudrait-il pour rassembler un peu

d'argent et embarquer sur n'importe quel bateau qui l'emmènerait au bout du monde ? Elle apprendrait à naviguer, et un jour, elle aurait son propre navire. Avec un tout petit équipage. À peine quelques personnes, deux ou trois maximum, sur un tout petit bateau, juste ce qu'il fallait pour explorer les criques de la mer Égée ou partir à l'aventure aux Galapagos. Son cœur se recroquevilla en un petit caillou : c'était une bien ridicule pensée de la part d'une petite femme fragile qui n'arrivait même pas à atteindre la grille du domaine où elle avait grandi.

« Quelque chose vous tourmente. Je me trompe... Ce n'est pas l'examen d'entrée qui vous mine ce matin, c'est autre chose. »

Amaryllis releva la tête, prise en flagrant délit. Quand sa mère se trompait, elle ne se trompait pas longtemps.

« Je vous parle.

— Pardonnez-moi.

— Maintenant, dites-moi ce qui ne va pas. »

Elle croisa son regard et ressentit immédiatement ce frisson dans sa nuque. Elle avait la conviction que sa mère lisait dans ses pensées. Elle détestait lui confier ce qu'elle avait sur le cœur car elle tournait toujours en dérision ses émotions, ses sentiments, en les traitant de futilités. Elle lui disait que cela brouillait son esprit critique de scientifique. Elle ne voulait pas l'inquiéter, parce que quand sa mère s'inquiétait pour elle, elle disséquait ses tourments comme on dissèque une grenouille jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien qu'une bouillie sans consistance. Amaryllis se remettait difficilement de la persécution terrible à laquelle Gersande se livrait « pour son bien ». Elle

dit, pourtant, parce qu'elle ne trouvait pas de mensonge crédible qui ne la trahisse :

« C'est le cauchemar. »

Gersande leva les yeux au ciel et se remit à manger paresseusement sa tartine.

« Voyons donc. Encore ces histoires de fantômes.

— Des ombres.

— Peu importe. C'est comme cela que vous êtes. Acceptez-le. Nous travaillerons à une amélioration de l'élixir si vous le voulez, aujourd'hui. C'est dans votre tête, d'accord ? Vous n'êtes jamais morte, dans ce rêve, n'est-ce pas ?

— Non.

— Vous avez toujours trouvé la surface, ou bien je me trompe ?

— Oui.

— Hé bien alors, serrez les dents, vous savez que ça va passer et que vous allez vous réveiller. Quand vous serez à Paris, vous irez voir un spécialiste. »

Amaryllis déposa sa fourchette à côté de son assiette. Cela lui avait coupé l'appétit. Aller à Paris. Comment aller à Paris quand elle ne trouvait même pas le chemin qui menait hors d'Esver ? Elle se tut. Sa respiration s'accéléra. Elle tortillait ses mains faute de pouvoir quitter la table. Elle n'avait plus du tout faim.

« Allez-vous bouder toute la matinée ? »

Les joues d'Amaryllis se colorèrent comme deux pommes bien mûres. Elle avait chaud. « Chaud au ventre », comme elle le disait. Elle n'avait jamais trouvé de meilleure expression pour parler de l'étrange sensation que provoque votre estomac

en train de protester. Elle fixait son assiette maculée de jaune d'œuf, luttant pour ne pas pleurer, la poitrine comprimée. Sortir de la maison. Se retrouver sur l'allée centrale. Laisser Esver derrière elle, entrer dans la forêt. Peut-être trouver la grille. Peut-être, si elle ne se perdait pas. Si elle ne paniquait pas. Pas comme la dernière fois.

Ce fut au tour de Gersande de se murer dans un silence ronchonnant. Puis, elle le brisa, reprit :

« Pour vous rassurer, vous devez revenir à ce qui est tangible, ce que vous sentez avec vos cinq sens, ce qui est empirique. Et quand bien même, si vous tenez à croire aux forces surnaturelles, mon amour ne vous protège-t-il pas de tous les malheurs du monde ? »

Amaryllis la fixa. Sa boule au ventre se mua en colère. Gersande soutenait son regard et le duel dura encore quelques instants.

« Dites-le. »

Amaryllis, lèvres serrées, se mordit l'intérieur des joues jusqu'à goûter un faible goût de sang sur sa langue. Gersande frappa du plat de la main sur la table.

« Dites-le !

— Votre amour me protège de tous les malheurs du monde. »

Gersande afficha un sourire ravi et soulagé.

« Bien. À présent, concentrez-vous, parce que nous avons beaucoup de travail aujourd'hui. Je ne laisserai pas votre maladie gâcher les efforts de toute une vie. »

La chaise de Gersande crissa sur le plancher, elle recula, se leva et s'étira.

Amaryllis débarrassa les reliefs du petit déjeuner, laissa la vaisselle dans l'évier, et décrocha de la patère sa ceinture de jardinier et ses gants. Alors qu'elle s'en parait, sa mère était déjà à la table – une simple planche de bois posée sur des tréteaux – de son « laboratoire ». Des microscopes, fioles, lamelles, flacons en tous genres et feuilles de papier chiffonnées jonchaient la surface de l'établi ainsi que le sol sous leurs pieds, se mêlaient aux racines curieuses qui s'aventuraient hors des pots. L'humidité perlait en longues larmes sur la verrière, se rejoignaient à l'extérieur comme à l'intérieur en petits ruisseaux de pluie et de condensation. La lumière laiteuse du ciel désespérément blanc giffait le velours et le bois des meubles, le satiné des feuilles et des pétales, étouffait la chaleur du feu de cheminée. Ainsi à contre-jour, le teint de Gersande avait pris une couleur de cire et sa silhouette apparaissait encore plus maigre. Amaryllis avait froid.

Elle enfila ses gants. Penchée au-dessus de ses notes, Gersande annonça le programme de la journée.

« Je vais vous demander, sans vous commander, de traiter les rosacées, et les grimpants aussi. Voici une décoction contre les pucerons et les invasifs. Ensuite, les plantes grasses auront besoin d'un bon coup de plumeau, vous adorez cela, n'est-ce pas, chasser la poussière ? Nettoyez également les orchidées des fleurs séchées, et ramenez-les-moi dans ce petit sachet, nous verrons ce que nous pourrons en faire. Pendant ce temps-là, je vais au potager. »

Gersande s'en alla vers le jardin, la laissant à ses tâches, et disparut. Amaryllis s'arma de son couteau à lame courbée, et rejoignit les plants de rosiers.

Traiter les plantes de sa mère la mettait dans un état méditatif qu'elle ne détestait pas. C'est là que ses pensées se mettaient à divaguer. Elle s'inventait mille et un plans pour déjouer la surveillance des nonnes du Couvent des Trèfles à Quatre Sœurs, où il n'y avait d'ailleurs plus que trois sœurs, disait sa mère. Cela ne serait pas trop difficile d'échapper à leur attention, de prendre un billet de train, vers n'importe quelle ville côtière, et de disparaître. Sans laisser de trace, ni de mot. Peut-être qu'elle laisserait une lettre, tout de même, à sa mère. Elle dirait :

« Je reviendrai, ne vous en faites pas. »

Elle avait essayé plusieurs fois de se rendre au village. C'était vrai que l'idée d'aller elle-même faire des courses à Sangre-court, quelques kilomètres en bas de la colline, disait-on, la séduisait. Sa mère craignait les cancons, après « ce soir-là », mais Amaryllis n'en avait cure. Elle avait essayé une première fois quelques années auparavant et même si le jour était clair et le soleil haut dans le ciel – c'était un matin d'été –, passés les quelques premiers mètres dans le parc, la nature sembla lui jouer un tour. Les statues de marbre sale lui lançaient des regards maléfiques ; les haies sauvages se rassemblaient pour lui barrer la route et la faire bifurquer ; elle atteignit péniblement la forêt et là se leva un brouillard cotonneux à travers lequel elle ne voyait pas à deux pas devant elle. Et puis cette impression terrible qu'on la suivait, quelqu'un, quelque chose, qui se plaisait à disparaître dès qu'elle se retournait. Elle se retrouvait au bord du fleuve qui encerclait le domaine ; le son brutal de ses eaux violentes lui assourdissait les oreilles. Elle avait dû courir en sens inverse. Elle avait la sensation qu'il

s'y était passé un drame terrible et qu'elle n'avait pas intérêt à essayer de s'y rendre. Elle n'avait tenté que quelques fois de partir. Mais à chaque fois elle était revenue à la maison transie de froid, de peur, et ne se calmait qu'une fois qu'elle était roulée en boule sur le tapis devant la cheminée de sa chambre.

Elle savait qu'il faudrait un jour qu'elle les traverse, ce parc, cette forêt, cette grille, ne serait-ce que pour se rendre à Paris, à l'Institut Théophraste d'Érésos. Peut-être pieds et poings liés. Peut-être guidée par quelqu'un avec qui elle ne se perdrait pas.

La tirant soudain de sa rêverie, la voix de Gersande éclata à ses oreilles, la faisant sursauter :

« Je vous ai demandé de *traiter* les rosacées, pas de les *tail-ler*. »

Amaryllis rangea son couteau dans sa ceinture, les oreilles bourdonnantes, et les mains tremblantes.

« Pardon, Mère », dit-elle en saisissant le vaporisateur.

Gersande prit le petit pot qu'elle était venue chercher en levant les yeux au ciel, et murmura pour elle-même, mais assez fort pour qu'Amaryllis entende :

« Elle ne sera jamais prête. »

L'attention était si focalisée sur les soins à l'objet de leur étude qu'elles ne déjeunaient presque jamais. Quand elle avait trop faim, Amaryllis se nourrissait de fruits et de baies qu'il lui suffisait de cueillir sur les buissons fruitiers. Du potager, Gersande revenait avec un panier chargé de légumes et de plantes, certains destinés à la gastronomie rudimentaire de leur régime alimentaire, d'autres pour préparer des médicaments et produits d'entretien. Elle salissait le sol de la salle de réception

devenue serre de ses bottines maculées de boue, les cheveux trempés et les mains noires, les joues rougies par le froid et l'effort. Il y avait dans ces travaux pénibles quelque chose qui magnifiait Gersande ; Amaryllis la trouvait toujours plus belle après être allée au potager qu'après des heures d'études le nez collé à l'Æternalis.

Les travaux pratiques terminés, elles passaient aux leçons théoriques. Amaryllis s'efforçait d'apprendre les classifications, les familles, les espèces des plantes et des fleurs. Elle apprenait le latin, le grec, l'ancien francilien et l'allemand pour pouvoir lire les ouvrages fondateurs de la botanique. Ainsi que l'étymologie et la linguistique, nécessaires à la bonne mémorisation des noms des plantes. Et quand elles avaient épuisé les heures en déclinaisons, il était fréquent que l'on frappe à la porte de derrière.

Le jour déclinait dans ces variations infinies de gris. Amaryllis leva les yeux du *Naturalis Historia* de son vieil ami Pline, qu'elle commençait à connaître par cœur et qui ne lui apportait plus aucune joie. Le vent transportait des meules de nuages par-dessus le parc où les ombres s'allongeaient. Sans s'en rendre compte, ses mains se serraient de plus en plus sur la reliure de cuir. Même si les crépitements du feu la rassuraient, l'angoisse commençait à naître quelque part derrière son nombril. Gersande brodait, d'un geste régulier et précis, une immense toile de coton blanc – qui avait viré couleur livre d'histoire – de milliers de petites fleurs. Elle disait que c'était une façon d'occuper ses mains à un ouvrage mécanique pour libérer une partie de son cerveau qui travaillait sans qu'elle s'en

aperçoive. Il était vrai que des idées grandioses lui venaient à cette heure de la journée, quand elle était épuisée mentalement et physiquement, les yeux rivés sur la broderie. Amaryllis détailla son profil. Gersande gardait de son éducation passée un maintien parfait. Son port de tête, son dos droit, le mouvement de ses bras, sa démarche fluide, tout son corps traduisait les longues années de danse classique qu'elle avait endurées sous la férule de son professeur, Maître Lériada.

« Les collants blancs masquaient parfaitement les bleus sur mes jambes », avait-elle dit un jour.

De cette jeune femme élégante au visage ciselé dans l'opale, aux lèvres rouges et aux cheveux charbon tombant en une cascade de boucles, il ne restait qu'une enveloppe tout en cernes et en rides, le teint terne, les cheveux courts à la garçonne qu'elle se coupait elle-même, parce que c'était plus commode et ne demandait presque pas d'entretien. Si parfois elle s'apprêtait certains soirs pour le dîner rituel, c'était pour ne pas tout à fait oublier la jeune fille qu'elle avait été, et l'éducation qu'elle avait reçue, mais comme il n'y avait plus personne pour la juger sur son apparence, elle prenait quelques libertés avec l'étiquette. Amaryllis savait que la chaleur et la joie de la jeune femme qu'elle voyait sur d'anciens daguerréotypes étaient mortes aussi lors de ce soir funeste.

Amaryllis se rendit compte qu'elle fixait sa mère depuis un long moment déjà quand les trois coups secs résonnèrent depuis la porte de derrière. Elle fit mine de reprendre la lecture quand Gersande déposa son cercle de broderie. Elle s'étira.

« Je vous confie l'Æternalis. »

Elle piocha sa montre à gousset dans la poche de sa robe. Ses doigts aux ongles courts, cassés, encrassés de terre se refermèrent sur les coupoles dorées. Après un coup d'œil au cadran, puis à l'extérieur, elle conclut :

« D'ici un quart d'heure.

— Bien, Mère. »

Puis elle disparut, gracieuse et droite, ne se dépliant pas de son maintien parfait malgré les courbatures et les douleurs dues aux besognes de la journée. Amaryllis déposa son *Naturalis Historia* et se glissa entre deux pans de tapisserie de la salle de lecture. À pas de loup, elle suivit Gersande à travers les couloirs dérobés, trajectoire parallèle invisible, et posa son œil sur un judas discret qui donnait sur l'arrière-cour. La pluie s'était remise à tomber. Une silhouette encapuchonnée attendait, fébrile, ne sachant sur quelle jambe se tenir, jetant des regards furtifs par-dessus son épaule. Quand la porte s'ouvrit, elle s'inclina et Amaryllis eut une vue dégagée sur son profil. Il s'agissait d'une femme qui devait avoir le même âge que sa mère, les traits déformés par le désespoir. L'ombre de Gersande se projeta, allongée, immense, sur le sol de la cour.

« Madame, je suis du village. On m'a... Enfin, la lavandière m'a parlé de... »

— Vous avez parlé de votre état à une amie, qui a une amie, qui a une connaissance, qui lui a dit que je faisais des anges.

— Oui, madame. C'est que j'ai quarante-cinq ans, et déjà quatre enfants, et je ne puis... »

Gersande s'écarta de l'embrasement pour laisser la villageoise entrer.

« Je n'ai rien pour vous payer. Et mon mari ne sait rien de cette affaire. Il ne doit rien savoir... »

Son visage se tordit en une moue de chagrin qui transperça Amaryllis.

« Entrez.

— Il ne le saura pas, n'est-ce pas ? Parce que s'il vient à apprendre que j'ai avorté, il me tuera...

— Ne vous en faites pas, il n'en saura rien, et il ne vous fera pas de mal.

— Merci, madame de Vincenaux, merci ! »

La porte se referma. Leurs pas s'éloignèrent vers la salle que Gersande avait transformée pour recevoir ses patients en consultation.

Amaryllis retourna dans la serre. La pluie battait la verrière, les derniers sursauts du crépuscule apportaient un peu de nuance à la nuit. Elle buta contre le laboratoire de sa mère, les fioles s'entrechoquèrent dans une farandole de cliquetis, lui provoquant un arrêt cardiaque d'une seconde. Rien ne tomba. Rien ne se cassa. Elle laissa échapper un long soupir de soulagement.

Elle s'affaira, alluma la mèche d'une lampe à huile, et alla à chaque chandelle de la salle de réception, sa flamme embrassa chaque nouvelle mèche en apportant un peu plus de lumière. Au centre de la serre, l'Æternalis brillait dans sa cage de verre. Elle garnit sa ceinture de jardinier des outils dont elle avait besoin, remplit un arrosoir en fer de la décoction toute spéciale que sa mère préparait pour son chef-d'œuvre et s'avança entre les rangées de plantes. Elles étaient vivantes, l'observaient, se penchaient de quelques millimètres pour l'effleurer de leurs feuilles.

Elle déposa violemment l'arrosoir sur le sol à côté du socle en bois sur lequel reposait l'Æternalis et se rendit compte qu'elle tremblait quand elle posa les mains sur la cloche en verre pour la soulever. Elle se concentra pour ne pas la faire tomber – il ne manquait plus que cela, casser la cloche de l'Æternalis, et plonger sa mère dans une colère terrible. Une fois que cette pensée l'eut traversée, Amaryllis tint la cloche quelques secondes dans les airs, tentée. Son bon sens lui revint et elle déposa la cloche délicatement sur le sol. Elle se pencha sur la fleur qui était l'objet de toutes leurs recherches.

La fleur éternelle était le résultat de croisements de roses avec des plantes grasses, et une multitude d'autres caractéristiques de plantes robustes et tenaces. Elle n'avait pas omis le côté esthétique de sa création, et c'était vrai, il fallait bien le reconnaître, l'Æternalis était la plus belle fleur de toute la serre. Elle demandait des soins tout particuliers : Amaryllis commença par dégraffer toutes les petites racines qui s'accrochaient à sa tige, comme les petites pattes du lierre grimpant, un effet que Gersande n'avait pas prévu. Ensuite, elle coupa précautionneusement les filaments qui couraient le long de ses feuilles, essuya la résine qui s'écoulait de ses racines dans le fond du pot. Elle vaporisa les pétales noir de geai, les tamponna un à un, puis planta dans la terre des petits cônes de fer que sa mère avait fait faire. Elle y versa un peu du liquide noirâtre de l'arrosoir. La plante se mit à luire faiblement. Elle était sauvée pour la journée. Amaryllis l'envia d'être aussi proche de la mort, chaque jour.

Cela lui paraissait tellement paradoxal, de jouir de l'éternité à condition de recevoir un traitement délicat chaque jour.

Le soleil se couchait. Amaryllis sentit la pointe d'angoisse naître dans sa poitrine et, même si elle commençait à fatiguer, elle décida de continuer à s'occuper jusqu'au retour de sa mère. Elle reviendrait avec ses médicaments et elles prépareraient le dîner, avant de prendre l'élixir et de se mettre au lit.

Elle se dit que Gersande en aurait pour une petite heure, et qu'elle avait le temps de préparer une lessive, alors elle descendit à la laverie. Elle passa les feuilles de lierre qu'elle avait laissées tremper toute la journée dans une passoire, récupéra l'eau, qu'elle fit chauffer. Elle avait l'habitude de tâter chaque vêtement du panier pour s'assurer qu'aucun objet ne se cachait plus dans les poches. En saisissant une des robes de sa mère, maculée de résine et de terre, elle sentit la craquelure d'un papier sous ses doigts. Elle extirpa de la poche une enveloppe froissée. Elle la retourna ; elle était adressée à « Madame Gersande Dupont ». En d'autres occasions similaires, Amaryllis aurait mis le courrier de côté et l'aurait rapporté à sa destinataire. Mais le cachet craquelé sur le rabat de la lettre l'interpella : il s'agissait du sceau de sa famille. Il n'y avait qu'une seule personne au monde ayant le droit de sceller ses enveloppes de ces armoiries à part sa mère : son père.

Elle était paralysée, les yeux sur l'adresse écrite d'une main adroite. « Madame Gersande Dupont, Domaine d'Esver » pour toute direction. Elle devait être déboussolée pour agir de la sorte, et elle ne s'expliqua même pas son geste impulsif : elle plia la lettre et la rangea dans la poche de son tablier. À pas tout à fait mécaniques, elle remonta jusqu'à sa chambre et ferma la porte, le sang battant au niveau de la bosse que faisait la lettre dans sa poche.

« Est-ce que mon père demande de mes nouvelles ? Voudrait-il me rencontrer ? Et s'il m'invitait en Indochine ? »

Qu'est-ce qui lui avait pris de prendre cette lettre ? De l'avoir volée ! Sa respiration s'accéléra et elle glissa sa main dans la poche de son tablier pour en sortir la missive. Elle commença à la triturer comme on se balance d'un pied sur l'autre. Elle hésitait. Elle pouvait sentir aux nervures et au grain qu'il était précieux mais ce qui restait du sceau en cire s'était décomposé sous ses doigts. Elle ne pourrait plus faire croire qu'elle n'y avait pas touché. Elle fomenta alors le plan de remettre la lettre dans la poche où elle l'avait trouvée, et de la lessiver le matin. Si sa mère la retrouvait, elle pourrait conclure qu'elle n'était jamais arrivée entre ses mains.

Mais la tentation était trop forte. Dix ans sans nouvelle de son père, à n'en avoir qu'une image lacunaire tant sa mère était sommaire à son sujet, lui donnèrent la pulsion à laquelle elle ne pouvait résister. Elle ouvrit le rabat de l'enveloppe et saisit la feuille entre ses doigts. Un souffle d'interdit lui courut des reins à la nuque quand elle la déplia et lut les mots calligraphiés par une main nerveuse. Pas de formule de politesse, pas de salutation, pas de fioritures. Les mots allaient droit au but.

« Gersande,

Vous recevrez prochainement une lettre officielle de mon notaire stipulant que nous avons trouvé un acheteur pour le domaine. Pour Amaryllis, compte tenu de sa faible consistance, le mieux serait de ne pas trop la bousculer. N'ayez donc crainte, elle pourra demeurer à Esver en épousant le nouveau

propriétaire, l'un de mes associés de confiance, Daniel, dont vous vous souvenez sans doute.

Merci de vous rendre disponible pour les formalités et de laisser l'accès à la maison à tout entrepreneur qui viendra de ma part pour commencer les transformations.

Aurélien. »

Lentement, après avoir longtemps fixé la signature anguleuse et précise de son père, Amaryllis replia la feuille et la glissa dans l'enveloppe. Ses oreilles bourdonnaient et soudain il fit si chaud dans la pièce qu'elle se leva d'un bond de son lit et ouvrit la fenêtre. Elle maltraitait le carton, ou bien était-ce lui qui lui maltraitait la main, elle ne le savait pas, car elle n'arrêtait pas de ressasser les mots de la lettre. Elle faisait les cent pas, le souffle court. La peur se mêlait à la colère et quand ses yeux rencontrèrent la silhouette évanescence d'une ombre postée devant sa porte, elle sursauta. Elle recula jusqu'à ce que son dos rencontre le mur. La nuit était tombée. Sa mère allait bientôt remonter.

« Ce n'est que mon imagination. Le jour se lèvera et ça sentira bon le soleil. Le jour se lèvera... »

Elle tâta maladroitement sa table de nuit et le flacon de son médicament se renversa sur le sol. Elle se rappela qu'il était vide.

### 3.

L'ombre qui hantait le coin de son œil gardait la porte, immobile et altière. Amaryllis ouvrit précipitamment le tiroir de sa table de nuit à la recherche d'une gélule égarée, sans succès. L'ombre la toisait sans bouger et cela suffisait à la terroriser. Les pensées se bouscuaient dans sa tête, l'une chassant l'autre, et elle ne pouvait détacher son regard de la silhouette : des volutes sombres en mouvement, dans un corps immatériel. C'était bien plus qu'une ombre ; c'étaient tous les tracas du monde.

*« ... nous avons trouvé un acheteur pour le domaine. Pour Amaryllis, compte tenu de sa faible consistance, le mieux serait de ne pas trop la bousculer. N'ayez donc crainte, elle pourra demeurer à Esver en épousant le nouveau propriétaire, l'un de mes associés de confiance... »*

Depuis quand sa mère savait-elle ce que planifiait son père ? Elle devait être au courant ! Il ne lui annonçait pas son souhait de revendre la maison, mais lui annonçait avoir trouvé un « acheteur ». Esver vendu ! À qui ? Pourquoi ? Elle sentait la rage monter dans ses veines : qu'était-elle pour que son père arrange une union avec l'un de ses associés ? Une tête de bétail dont on discutait de la vente avec la maison sans la concerter ?

L'ombre grandit, s'épaissit, et Amaryllis, terrorisée, se laissa aller contre le mur et s'assit par terre, les bras autour de ses genoux.

Sa mère la destinait-elle réellement à l'Institut Théophraste d'Érésos, ou tout ceci n'était qu'une diversion afin de la garder sage et sous la main pour quand le moment viendrait ? Un miroir aux alouettes pour une fille naïve ! Elle ne pouvait pas partir. Mais elle ne voulait pas rester non plus. Où était sa place ? Elle était bien claire dans la tête de ses parents, manifestement.

Elle triturait le papier entre ses doigts nerveux. Quand, à l'arrière de la maison, elle entendit un claquement sonore, elle se sentit à la fois soulagée et terrifiée.

La porte de sa chambre s'ouvrit soudainement, dispersant l'ombre qui la gardait, et sa mère apparut. Amaryllis se rendit compte qu'elle tremblait quand elle délia ses membres, se leva et se dirigea vers la cheminée, où elle s'agenouilla pour allumer un feu.

« ... Pauvre femme, la voilà libérée de son fardeau. Si elle va jusqu'au bout ! Beaucoup n'osent pas, il se raconte tellement de choses idiotes sur... »

Ses yeux se posèrent sur Amaryllis, à quatre pattes.

« Vous n'avez toujours pas pris votre bain ? Nous allons dîner. Dois-je aussi vous mettre dans la baignoire pour m'assurer que vous fassiez votre toilette ? »

Amaryllis se concentrait sur ses gestes : frapper la pierre, le plus près possible des brindilles sèches, ainsi que du charbon ; prendre le tisonnier dans sa main gauche, prêt à agiter la base des flammes.

« Avez-vous soigné l'Æternalis, au moins ? À quoi divaguiez-vous ? Et les semis, vous avez protégé les semis ? Amaryllis de Vincenaux, je vous parle ! »

Amaryllis s'appuya sur la cheminée pour avoir le courage de se relever.

« Parce qu'ils sont importants, les semis, n'est-ce pas ? »

Elle se leva lentement, puis se retourna. Gersande, surprise, ouvrit la bouche puis la referma, incapable de dire un mot, observant sa fille comme un cas complexe à étudier.

« Et la classification latine des Filicophytes, des Céphalotaxacées, des dicotylédones ? Bien sûr, Mère, j'ai fini par les connaître par cœur.

— Vous avez donc travaillé vos déclinaisons ? » dit Gersande, pour changer de sujet.

Sans succès.

« Je travaille toujours, Mère, et tout ceci pourquoi ? » Elle sortit la lettre de sa poche. « Vous me cachez qu'Esver va être vendu, et moi avec ? "*Pour Amaryllis, n'ayez crainte*"... "*n'ayez crainte*" ? Vous craignez que je sorte d'ici un jour ? Est-ce pour cela que vous me faites échouer à tous les examens blancs, pour que je croie que je suis bien en deçà des exigences de l'Institut ? Depuis combien de temps aurais-je pu y entrer, Mère ? Depuis combien de temps ? »

Pour la première fois, Gersande manquait de mots. Amaryllis y vit une preuve qu'elle disait la vérité, que sa mère l'avait embobinée pendant des années autour d'un mensonge qui la liait à ces murs. Reprenant ses esprits et le contrôle, à la vue de la lettre, Gersande l'arracha de sa main.

« Qui vous a permis de fouiller dans mes affaires ? »

— Elle était dans la poche d'une de vos robes que je m'apprêtais à nettoyer !

— Et l'espace d'un instant, vous avez cru vous appeler “Madame Gersande Dupont” ? Ou bien êtes-vous trop bête pour avoir retenu vos leçons de lecture ? »

Elle criait à présent, hors d'elle, reprenant le dessus sur le ton insolent de sa fille.

« Le sceau était celui de mon père !

— Cela vous donnait-il le droit de violer ma correspondance ?

— “Violier” ! Et ceci, alors, qu'est-ce que c'est d'après vous ? Notre maison, vendue, et moi avec !

— Vous me faites si peu confiance, Amaryllis ? Vous me faites si peu confiance pour croire une seconde que je vais laisser faire cela ?

— Mais...

— Pas de “mais” ! Dix ans que je m'occupe seule de vous, que je sue pour vous apprendre deux, trois choses, mais vous restez plus béotienne que le plus simplet du village ! Quel affront vous me faites !

— Je ne resterai pas ici, alors ?

— Grands dieux, non ! »

Amaryllis se sentit soulagée, mais pas pour autant délivrée de son angoisse.

« Un instant, j'ai cru...

— La maison sera vendue, je ne peux rien y faire. Nous représentons un gouffre financier pour les affaires de votre père et je savais que ce jour arriverait. Il vend à quelqu'un qui sera apte à exploiter les terres et faire fructifier le chiffre

d'affaires. M'est avis qu'il en tirera un sacré bon prix parce qu'Esver est un magnifique domaine plein de potentiel. Quoi qu'il dise à votre sujet, rien n'a changé, lettre ou pas, vous irez à l'Institut Théophraste d'Erésos... »

Amaryllis se crispa. Gersande poursuivit.

« ... Seulement si vous vous montrez à la hauteur des examens d'entrée, car d'après ce que je vois ces derniers temps, vous rêvassez et vous vous laissez aller ! Et le temps presse, Amaryllis, et à présent, vous comprenez pourquoi. »

Sa mère partit dans une logorrhée de points de matière à revoir pour obtenir le grade de l'excellence. Amaryllis l'écoutait à peine, les oreilles bourdonnantes devant les deux voies qui s'offraient soudain à elle : rester à Esver, comme elle l'avait toujours fait, dans cette prison qu'elle aimait détester, dans les pierres qui l'avaient vue grandir et qui représentaient tout ce qu'elle connaissait et ce qu'elle voulait fuir ; ou la botanique, qu'elle étudiait à reculons, sans y trouver d'autre plaisir que le soulagement quand la leçon était terminée. Son cœur se comprima. Soudain, il n'y avait plus assez d'air dans ses poumons et la voix de sa mère devint insupportable. Elle explosa, interrompant Gersande et ses plans de révision :

« Je ne veux pas aller à l'Institut Théophraste d'Erésos ! »

Gersande se figea, foudroyée, la bouche entrouverte, entre deux mots. Le cri désespéré d'Amaryllis résonna encore aux quatre coins de sa chambre et de sa tête pendant quelques secondes. Cela lui parut une éternité. Un silence choqué s'en suivit. Elle-même n'en revenait pas de ce qu'elle avait osé dire, de ce qu'elle avait même hurlé. Elle aurait aimé faire marche arrière et que jamais ces mots franchissent ses lèvres. Gersande

se réveillait lentement de la révélation, ses paupières papillonèrent. D'une voix très calme, trop calme, froide, elle demanda :

« Pouvez-vous répéter ? J'ai cru entendre une abomination. »

Amaryllis déglutit. C'était quelque chose qu'elle avait réussi à dire une fois, elle n'avait pas le courage de le dire à nouveau. Le doute la traversa un instant : le pensait-elle, au moins ? La vision d'une vie de fioles et de boutures défila devant ses yeux et elle affirma, en essayant d'adoucir ses paroles :

« Je ne veux pas aller à l'Institut Théophraste d'Erésos.

— Mais à quel institut voulez-vous aller, alors ? L'Institut Théophraste d'Erésos est le meilleur de toute l'Europe, et même si vous vouliez aller à l'Institut de botanique de Berlin, je crains que ce ne soit trop loin, je ne pourrais m'y résoudre... Et puis votre allemand est déplorable, il nous faudrait trouver un précepteur compétent et je ne pense pas qu'il y en ait dans nos régions. Peut-être pourrais-je demander à Badette qu'elle se renseigne au village, car cela dépasse mes propres compétences et il faudrait tout reprendre dans... »

Amaryllis détourna les yeux, Gersande fut saisie par une illumination.

« Ce n'est pas cela... Vous... vous ne voulez pas être botaniste tout court... »

Elle dit cela comme si c'était une horreur, en reculant d'un pas, le visage déformé par la surprise, une main posée sur son cœur.

« Comment pouvez-vous ? Après toutes ces années ? Après tout ce que je fais pour vous ? Et que... qu'allez-vous devenir si ce n'est ce à quoi nous travaillons ? »

Amaryllis sentait les réponses à ces questions rebondir dans sa tête sans oser sortir.

« Allez-vous accepter la tractation de votre père, le laisser vous vendre comme cela, au premier venu qui aura assez de *dollars*, et passer votre vie comme accessoire d'agrément pour ce monsieur, comme porteuse de sa descendance, l'assurance de son patrimoine ?

— Non !

— Mais alors, qu'advient-il de vous, si vous n'allez pas à l'Institut Théophraste d'Erésos ? »

Amaryllis joignit les mains et commença à les triturer l'une dans l'autre, devant la colère qui montait, qui montait en Ger-sande. Celle-ci fulminait.

« Après toutes ces années où je vous ai éduquée, dressée, où je vous ai transmis tout mon savoir avec tant de patience, et d'amour, un savoir que j'ai moi-même acquis seule, nuit après nuit, lisant les textes des grands maîtres à la lueur de la bougie, cachée sous mon lit, dans la poussière et les nids d'araignées afin que ma mère ne me découvre pas, pendant des heures d'insomnie, en secret ! Vous avez la chance d'avoir une mère qui vous autorise, vous encourage à faire des études, dans la meilleure école qui soit, avec les meilleurs professeurs au monde ! Et vous tournez vulgairement le dos à cette chance, cette chance unique pour une femme ! »

Amaryllis buta contre le cadre de son lit, ne put reculer plus loin. Sa mère dressa un doigt sévère.

« Je vous interdis de gâcher cette chance pour devenir Madame “d'Issy-la-Salpêtrière” ou “Héronville-du-Cul-de-Sac”, épouse de Monsieur le Duc de “Machin la Tourbe du

Mésnil”, pour passer le reste de votre vie le petit doigt levé à boire du thé importé des Indes par la cousine de la Baronne “Trucmuche les bains” !

— Mais je ne veux pas devenir “Madame d’Issy-la-Salpêtrière”, ni rien de tout ce que vous dites ! »

Gersande haussa les épaules, impuissante.

« Hé bien alors, parlez : que voulez-vous devenir ? Répondez, nom de Dieu ! Avez-vous perdu votre langue ? Elle me semblait bien pendue, jusqu’ici, pourtant ! »

« Exploratrice » résonnait au-dessus du tumulte de ses pensées, mais ses lèvres restaient closes. Elle eut un seul bref regard désespéré vers sa boussole, celle qui était sur la table de nuit, qui n’échappa nullement à sa mère. Elle s’approcha en deux enjambées de l’objet et le saisit.

« C’est donc cela ? Vous vous moquez de moi ? »

Elle jeta un regard circulaire sur les murs de la chambre et son mobilier et c’était comme si elle les voyait pour la première fois. Astrolabe, globe terrestre, mappemonde, sextant, compas, nœuds marins qui retenaient les rideaux et les voiles du baldaquin, elle les détailla rapidement avant d’attraper le vieux télescope à la lentille cassée. Avant qu’Amaryllis comprenne ce qu’elle allait oser faire, Gersande fracassa la mappemonde sous cadre accrochée au-dessus de son lit, puis le globe en céramique qui tomba de son socle. Ils s’écrasèrent sur le sol. Elle se retourna ensuite pour frapper l’astrolabe, qui, déformé, tomba dans les débris du globe et du cristal du cadre.

« Arrêtez ! »

Le papier fin de la mappemonde tomba sur le sol avec la légèreté d’une feuille morte, pendant qu’avec rage, Gersande

détruisait chacun des instruments de navigation. Ils tombaient, déformés, cabossés, déréglés. Puis elle s'en prit aux nœuds, arracha les rideaux et les voiles, ne prêtant aucune attention à sa fille, qui se rua vers elle pour l'arrêter. Elle la dégagea d'un geste brusque, et Amaryllis tomba par terre, s'écorchant les jambes, les bras et le visage aux débris du globe et du verre du cadre de la mappemonde. Elle pleurait.

« S'il vous plaît, arrêtez. »

Mais Gersande continuait, ses cheveux en bataille, les yeux rouges, tremblante.

« Je ne vous laisserai jamais faire ! Une femme, sur un bateau, pendant des semaines, des mois, avec des hommes, avez-vous perdu la tête ? Que croyez-vous qu'il va vous arriver, hein ? Je vous ai trop gâtée ! Vous croyez que nous réalisons nos rêves, dans ce bas monde ?

— Je voudrais juste voyager !

— Le monde est dangereux ! Vous n'irez nulle part ! »

Amaryllis, agenouillée au milieu des décombres, sentait son regard vaciller.

« Vous ne dînez pas ce soir, je vous consigne dans votre chambre. Qu'elle soit nettoyée et rangée demain matin. Je ne veux plus voir une seule de ces bêtises qui vous font tourner la tête.

— Je ne veux pas aller à l'Institut...

— Préférez-vous vous marier et rester ici, dans ce cas ?

— Non !

— Alors, accrochez-vous, ma pauvre enfant, car le seul espoir d'une femme en notre monde, c'est d'avoir un père qui l'aime assez pour la vendre à un homme respectable. J'ai

une mauvaise nouvelle pour vous : votre père étant incapable d'amour, cela fait donc de moi votre unique issue. Moi vivante, vous ne sortirez d'ici que pour vous rendre au Couvent des Trèfles à Quatre Sœurs. » Elle se tourna vers la porte et agrippa la poignée. « Je préférerais vous savoir morte que seule au milieu des loups. »

La porte se referma lourdement.

Le silence revint dans la chambre.

Amaryllis resta prostrée longtemps, triste, fatiguée, penchée sur ce qui avait été son plus grand rêve. Elle n'y croyait pas. Cette scène ne pouvait avoir eu lieu. Elle se mit d'abord à genoux, s'essuya la joue du revers de sa manche, puis tenta de rassembler les morceaux épars avec le plat de sa main. Elle s'écorcha, une traînée de sang frais macula la moquette vieux rose. Tout n'était plus qu'un tas de débris. La mappemonde gisait à demi pliée dans une position inconfortable au pied de son lit, aucun instrument de navigation n'était ressorti indemne. Elle saisit sa boussole cassée comme si c'était un oiseau blessé et la serra contre son cœur.

Le jour s'était totalement couché de l'autre côté des murs de la maison. Huit heures, lui confiait l'horloge amochée gisante sur le sol. La boussole qu'elle serrait entre ses mains avait pris de sa chaleur. Les morceaux de ses rêves éparpillés autour d'elle, les quelques gouttes de sang sur la moquette. Amaryllis prit sa décision.

« Je ne resterai pas une minute de plus dans cette maison. »

Elle se leva, alla dans la grande armoire où elle remisait ses quelques objets personnels, ajouta une paire de chaussettes en laine à celles qu'elle portait déjà, jeta une lourde cape de

feutre sur ses épaules. Puis, dans une taie d'oreiller, elle fourra des vêtements de rechange, rassembla ses outils de navigation les moins abîmés, et, son baluchon de fortune noué autour de son torse, se retourna, déterminée à passer la porte de sa chambre. Elle sursauta : la gardienne de nuit était revenue. Loin de se laisser intimider, Amaryllis s'approcha de l'ombre.

« Laisse-moi passer. »

L'ombre ne bougea pas. Amaryllis répéta son ordre, plus fermement encore. En vain. « Le soleil se lèvera... le soleil se lèvera... » Elle attrapa le miroir de sa coiffeuse et joua avec le reflet du feu pour le diriger vers l'ombre. Le faisceau de lumière la fit disparaître un instant, et elle réapparut, mais près de la fenêtre. Amaryllis bloqua le miroir dans sa position avec une chaise et posa la main sur la poignée. Elle se retourna.

« Je préfère mourir entre les loups que vivre cette vie-là. »

Et elle s'engagea dans le couloir.

Le silence vibra d'une musique floue, magistrale, provenant de la salle de lecture au rez-de-chaussée.

Amaryllis crocheta ses deux mains à la rambarde de la cour-sive, la poitrine résonnante d'angoisse. Un frisson dans sa nuque la fit se retourner brusquement : l'ombre était maintenant devant la porte de sa chambre, à quelques pas d'elle. Elle progressa à reculons dans la coursive pour ne pas la perdre des yeux, effrayée.

« Que me veux-tu ? Laisse-moi tranquille ! »

Depuis le salon de lecture tressautait une valse d'une redondance tragique qui se précisait à mesure qu'elle s'envo-lait. Amaryllis imaginait sa mère, comme d'habitude, affa-lée sur le fauteuil Louis XIV jaune moutarde, les pieds nus

négligemment posés sur la table basse jonchée de ses croquis de coupe de spécimens, un verre de vin trop rempli à la main, chantonnant de tristesse, les yeux rivés sur la fenêtre. La valse s'emballait, la pluie s'intensifiait, Amaryllis décida de saisir sa chance avant que le disque se termine et que sa mère doive se lever pour en changer ou pour le jouer à nouveau en relançant le mécanisme du phonographe. Elle traversa la coursive en tirant une langue grossière à ses aïeux, descendit les escaliers monumentaux, et jeta un regard de désespoir sur la porte d'entrée condamnée.

L'ombre se matérialisa devant elle. Elle sursauta, recula.

Le disque se termina.

Amaryllis entendit le bruit cristallin de la coupe que sa mère posait sur le sol et les froissements de sa robe quand elle se leva pour s'approcher du phonographe. Elle tomberait nez à nez avec elle, la porte de la salle de lecture étant restée ouverte, aussi Amaryllis fit-elle demi-tour, courut jusqu'au passage dérobé des domestiques et s'engouffra dans le couloir de service. Le pan de tapisserie se rabattit au moment où Gersande passa devant l'entrée du salon de lecture. Amaryllis observait par le très léger jour que les frottements répétés de la toile avaient formé sur le coin du couloir. Elle avait peur que sa respiration s'entende jusque dans le hall. La vision était brouillée par les dernières fibres vaillantes de la tapisserie, mais elle put deviner Gersande mettre en place un nouveau disque, actionner le mécanisme, et déposer l'aiguille. La musique recommença à s'écouler du coquillage doré et emplît la pièce d'un opéra tragique. Amaryllis suivit sa mère depuis son couloir parallèle jusqu'à ce qu'elle s'assoie à nouveau.

La femme se servit un nouveau verre de vin. Elle lui parut si misérable, les cheveux en bataille, les yeux cernés, la maladie au creux des joues, l'épaule dénudée. Ses mains et ses pieds encrassés, les genoux que sa jupe relevée dévoilait écorchés, pantin fatigué dans un décor délabré. Allait-elle partir et la laisser ici ? Comment sa mère réagirait-elle, le lendemain, en trouvant son lit vide ? Que deviendrait-elle sans la seule personne qui peuplait son monde ? Une fine perle de sang s'échappa de la griffure sur sa pommette et mourut sur ses lèvres, lui remémorant la violence de la dispute qui avait eu lieu quelques instants avant à peine. Amaryllis s'essuya la joue d'un revers de la main et observa la traînée rouge. Elle avait assez douté comme cela. Si elle n'essayait pas de partir maintenant, elle finirait morte, entre les six planches d'un cercueil, tuée de la main de sa mère, ou parce qu'elle se serait jetée de la plus haute tour du manoir. C'était partir ou mourir.

Elle se détacha donc de son poste d'observation pendant que sa mère chantonnait tristement en allumant une cigarette. Un éclat de lumière, une inspiration, des volutes de fumée. Amaryllis alla jusqu'à la cuisine où les fourneaux dégageaient encore une chaleur infernale, essaya d'ouvrir la porte qui menait à l'arrière-cour, là où Badette déposait plusieurs fois par semaine la corbeille de nourriture. Elle était fermée. Qu'avait-elle cru ? Elle s'acharna sur la poignée, faisant trembler la porte sur ses gonds, et ne s'arrêta que par crainte que le bruit n'attire l'attention de sa mère. L'ombre apparut. Amaryllis sentait la rage monter en elle. Elle devait la contenir, car elle savait, et c'était sa mère qui le lui avait appris, que les émotions pouvaient faire rater l'expérience la plus simple du monde. Elle

avait besoin de tous ses réflexes, de toute son adresse, de sa concentration. Elle se contenta de jeter un regard haineux à la silhouette de nuit, et de prendre deux profondes respirations pour se calmer et imaginer un autre plan.

Des pas se rapprochèrent soudain. Amaryllis plongea derrière l'îlot du plan de travail. À quatre pattes, elle suivait les déplacements des deux pieds nus balayés par le bord élimé de la robe de laine, qui allèrent d'abord à la grande armoire, puis jusqu'au plan de travail, un tiroir s'ouvrit, et le « pop » bien connu de bouchon de liège pétilla dans le silence. Amaryllis gardait le nez sur le sol, les genoux tremblants. Une fois son verre rempli, sa mère traversa la salle de réception qui résonna de ses pas, et la porte du salon de lecture claqua. Amaryllis put relâcher son souffle.

Elle se releva à tâtons tremblants, chercha du regard une autre issue en s'empêchant de penser à la folie de son projet : elle ne savait rien du monde extérieur, elle n'était jamais sortie du manoir. Elle ne connaissait personne qui pouvait lui venir en aide, elle n'avait même jamais approché Badette dont elle n'avait vu que le tablier crasseux et le bonnet de laine. Aucun villageois qui venait chercher l'aide de sa mère ne s'était jamais présenté par son nom, et elle n'avait adressé la parole à personne. Quant à l'argent, elle avait bien compris son importance, mais elle n'en avait pas. Même si elle arrivait à revendre ses instruments de navigation cassés ou le peu de bijoux qu'elle possédait, comment savoir si elle en recevait le juste prix ? Et si elle se faisait voler ? Quand une femme finit à la rue, elle le savait, il ne lui restait plus qu'un seul commerce, elle l'avait entendu de la bouche de plusieurs patientes que Gersande

soignait sans contrepartie. Même si elle volait les plus beaux objets de cette maison, ils ne lui assureraient aucune sécurité.

Une voix chaleureuse, pleine d'espoir, résonna dans sa tête :  
« Le soleil finit toujours par se lever. »

Elle reprit courage.

Elle retourna dans le couloir des domestiques et s'arrêta devant une porte qu'elle avait toujours vue fermée. Une vieille porte dont le bois avait tant travaillé qu'il s'était fissuré, mangé par des termites à certains endroits, et qui laissait glisser un courant d'air glacé à travers ses interstices. À chaque fois qu'elle passait devant cette porte, elle avait l'impression qu'un monstre silencieux lui soufflait dans la nuque. Elle réajusta son chignon en piquant la tige d'ivoire pour ne pas être gênée par des mèches folles devant ses yeux, resserra le nœud qui fixait la taie d'oreiller sur son dos et tourna la poignée.

Le monstre lui cracha son haleine de poussière au visage. Des escaliers inégaux descendaient dans des profondeurs insondables. Sa respiration s'accéléra, et c'est en tremblant qu'elle posa le pied sur la première marche. Une clé rouillée gisait sous une couche de poussière. Elle descendit les escaliers un à un, jusqu'à ne plus voir, au-dessus d'elle, qu'une fenêtre de gris dans la toile de la nuit, la porte qu'elle avait laissée ouverte donnant sur le couloir des domestiques. Elle se referma dans un long grincement. Puis Amaryllis se retrouva dans le noir.

\*\*\*

L'aiguille du phonographe avait terminé son voyage sur les nervures du disque et jouait la sourdine, suspendue dans

le vide. Gersande détestait ce bruit en creux, ce faux silence qui n'était que l'absence de musique, la fin d'une œuvre. Elle finit son verre d'un trait. L'âme lourde et le corps endolori, elle abandonna son verre aurolé de vin sur la table basse et se leva de son fauteuil. De ses pieds nus montait le froid du carrelage, mais elle ne frissonna pas. Elle reposa l'aiguille du phonographe sur son portant, arrêta le mécanisme du disque. Elle souffla les chandelles du salon de lecture, jeta du sable sur le feu et monta les escaliers de marbre jusqu'à sa chambre. Un bruit dans la nuit lui fit tendre l'oreille. Elle se figea quelques secondes, concentrée. Silence. Elle se persuada que ce n'était que la vieille maison qui grinçait sur ses années, et entra dans sa chambre sans un regard pour ses aïeux vernis.

Elle alluma sa lampe de chevet, régla la flamme pour qu'elle éclaire l'entièreté de sa chambre. Il y régnait un désordre à égarer un chat : vêtements, calepins, flacons de maquillage et ustensiles de torture féminins se mélangeaient à des encriers vides et des fioles brisées, des plantes qui poussaient hors de leurs pots renversés sur la moquette aux motifs effacés.

Gersande déboutonna sa robe, la laissa glisser sur son corps et le tout se froissa sur le sol. Elle enjamba le cratère de laine et s'approcha du miroir de la coiffeuse, tellement piqué par le temps qu'elle avait du mal à voir son reflet. Elle scruta pourtant la femme qui l'observait en retour, sans regretter la jeune fille qu'elle avait été. Elle se reconnaissait dans ce corps mince, mais fort, dans ce visage sculpté encadré de cheveux courts et sauvages. On ne la trouverait pas jolie en dehors de ces murs. Mais Gersande de Vincenaux n'en avait rien à faire, d'être jolie ou laide. Seules comptaient son étude et ses

recherches. Si elle avait les larmes aux yeux, ce n'était pas de nostalgie pour les années qui s'étaient enfuies, c'était pour celles qui étaient à venir et qu'elle avait préparées depuis dix ans.

Son visage se durcit à cette pensée et elle prit sur elle pour se calmer. Il est vain de pleurer ce qui n'est plus, et pire d'avoir peur de ce qui n'est pas encore arrivé. Tout ce qui compte sont les faits, et dans les faits, jusque-là, Gersande s'en sortait très bien.

Avait-elle fait le bon choix ? Sa raison lui dit qu'il n'y avait ni bon, ni mauvais choix. Ce sont les conséquences qui sont plus ou moins positives ou plus ou moins négatives *a posteriori*. Ses émotions, elles, lui murmuraient qu'elle faisait de son mieux. Et que c'était tout ce qui comptait.

Elle passa sa main droite au dos du miroir de la coiffeuse. Ses doigts effleurèrent de la poussière avant de tomber sur la rugosité d'un velours qui avait mal vieilli, coincé entre un mur aux tapisseries rêches et le bois plein d'échardes d'un meuble sec. Elle tira délicatement une boîte de sa cachette et l'ouvrit. L'écrin de velours noir renfermait, reposant sur un coussin de soie blanche, un collier en argent. Glissé au centre de la chaîne, comme une goutte le long d'un pétale, un médaillon. Ce médaillon circulaire était un œil aveugle ; on lui avait amputé la pierre qui le sertissait. Gersande promena le bout de son index sur les contours du bijou, le cœur serré. Si elle avait cru en un dieu, elle l'aurait prié « Seigneur, faites que ce soit le bon choix ».

Un claquement se fit entendre dans la nuit, interrompant ses pensées. Gersande releva la tête, soudain alerte, les

vapeurs de l'alcool dissipées, les sens aux aguets. Sa montre à gousset sonna la première alerte de vingt heures trente. Amaryllis devait prendre son médicament. Elle enfila sa robe de chambre et descendit au cabinet pour prendre le flacon de remède qu'elle avait préparé l'après-midi.

\*\*\*

Le bras de la cave s'enfonçait dans la terre. Le halètement d'Amaryllis se répercutait en écho dans les ténèbres, elle n'entendait que les bruits de ses pas et devinait grâce à la clarté de la nuit qui s'infiltrait entre les grilles des soupiraux la blancheur de son souffle. Une main posée sur un mur pour se donner du courage, elle avançait, un pas après l'autre, se forçant à ne pas penser à ce qui se cachait dans les ténèbres.

« Le soleil... le soleil... »

Elle sursauta : quelque chose l'avait effleurée, elle en était certaine. Elle se retourna, mais il était peine perdue de chercher à deviner une ombre dans la pénombre. Elle la savait là, dans le coin de son œil, épousant chacun de ses pas. Elle accéléra, les bras tendus devant elle, se repérant à la rugosité des murs, à la porosité du sol, à l'odeur d'humidité, à l'air qui devenait de plus en plus frais, un pas après l'autre.

« Le soleil... le soleil... »

Le dédale de couloirs étroits ponctués de portes qu'elle ne poussait pas vint à bout de son sens de l'orientation et elle ne s'arrêta que lorsqu'elle se retrouva dans un cul-de-sac dont la seule issue était verrouillée. Du plat de ses deux mains, elle évalua sa forme, trouva la clenche. Derrière elle se forma

une présence froide et lugubre dont elle sentit le souffle. Des filaments d'air glacé s'enroulèrent autour de ses poignets et de ses chevilles. Elle tourna la poignée, frappa sur la porte, les liens évanescents se faisant de plus en plus solides. Elle poussa le battant de son épaule, une fois, deux fois, à se faire mal, en grognant, rageant.

Elle entendit le carillon de l'horloge monumentale sonner vingt heures quarante-quatre depuis le hall d'entrée.

\*\*\*

Gersande prit la bouteille de verre brun et remonta les escaliers de marbre.

« Amaryllis ! Votre médicament. »

Elle poussa la porte de la chambre de sa fille et s'avança dans les débris qui brillaient à l'éclat des flammes du feu de cheminée.

« Ma petite... Tenez. »

Elle se rendit alors compte que la chambre était vide, tout comme le lit. Elle lâcha le flacon qui s'éclata sur le sol en répandant le liquide sombre.

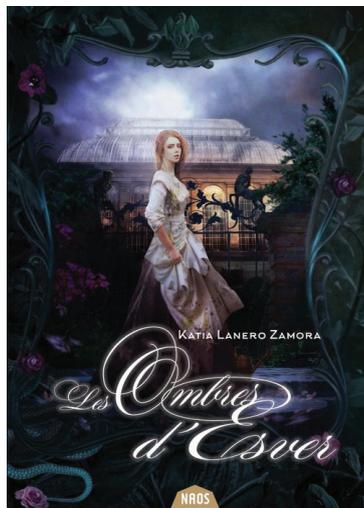
« Amaryllis ? Amaryllis ! »

Elle sortit à la hâte sur la coursive, parcourut la galerie, prête à descendre dans le hall quand soudain, un cri déchira la nuit. Gersande accourut à la grande double fenêtre de sa chambre qui donnait sur le parc. Elle l'ouvrit, les deux battants se plaquèrent contre le mur quand le vent glacial s'engouffra. Alors que des hurlements provenaient du parc, elle serra ses deux mains sur le garde-corps en pierre du balcon.

La nuit était fraîche et le ciel étendait ses étoiles. Gersande prit une grande respiration. Depuis la salle de réception monta le carillon de l'horloge monumentale.

*(Fin de l'extrait)*

Amaryllis a 16 ans et n'a jamais connu que la maison où elle est née, le domaine d'Esver, reculé, magnifique, mystérieux. Dans ce manoir qui tombe en ruines où elle vit seule avec sa mère austère, elle étudie la botanique avec l'espoir d'en faire son métier... Le jour où elles reçoivent une lettre du père annonçant la vente du domaine et le mariage forcé d'Amaryllis à un de ses associés, tout bascule. Pour échapper à ce destin, malgré les ombres qui hantent ses nuits, la jeune fille répondra-t-elle à l'aventure fantastique qui se cache derrière les portes fermées d'Esver ?



*Katia Lanero Zamora est actuellement consultante en écriture à la RTBF dans l'unité fiction séries. Elle a notamment publié la trilogie des Chroniques des Hémisphères aux éditions Les Impressions Nouvelles et propose ici un somptueux roman aux accents gothiques.*

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 14.90 €

(clic)

En numérique : 6.99 €

(clic)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-939-7